

## **Théâtres de la récupération**

Martine Laliberté

---

Numéro 79, 1996

Lieux et espaces

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27069ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Laliberté, M. (1996). Théâtres de la récupération. *Jeu*, (79), 87–95.

## Théâtres de la récupération

« Est-ce que ça se donne toujours dans une église, un spectacle ? » Sa tante eut l'air de trouver amusant ce qu'il venait de dire. « Mais non, mon Jean, cette troupe-là se produit dans une église mais les autres se produisent dans un théâtre. Tu le sais bien, je t'ai déjà amené... » Je voulus mettre mon fion moi aussi. Un théâtre, c'est là qu'y a des vues, hein ?

Michel Tremblay, *Douze coups de théâtre*

**S**i l'on fouille un peu la petite histoire des lieux théâtraux, on en arrive rapidement à l'évidence que les solives du théâtre québécois ont été érigées à même des sols métissés, espaces grapillés çà et là selon le bon vieux réflexe de l'indigent : la récupération. Plusieurs troupes de théâtre ont fait leur nid dans un espace non théâtral qu'ils ont transformé à coups de pioche et de rêve. Depuis la fin des années cinquante, le théâtre québécois s'ingénie à redonner vie aux églises, aux cinémas, aux casernes de pompiers, aux banques et *tutti quanti*. Par ses initiatives récupératrices, le milieu théâtral a contribué en filigrane au façonnement de l'espace urbain de Montréal.

À titre d'illustration, prenons le quadrilatère ceinturé par les rues Saint-Denis, Frontenac, Ontario et l'avenue du Mont-Royal. Ce découpage de l'espace urbain correspond plus ou moins à ce que les Montréalais appellent « le Plateau ». Ce quartier résidentiel s'est développé autour du poumon central qu'est le parc Lafontaine, où prennent place trois lieux culturels, toujours en opération. Il s'agit du Centre culturel Calixa-Lavallée, du Théâtre de Verdure et de l'Auditorium le Plateau.

Le pavillon Calixa-Lavallée fut occupé dans les années trente par le bureau du Service de la récréation et des parcs ; un restaurant au sous-sol accueillait les flâneurs du parc. Durant la Seconde Guerre mondiale, il servit de bureau de distribution des coupons de rationnement d'essence. Ce n'est qu'à partir de 1973 qu'il est devenu un centre de loisirs culturels où l'on offre des cours dans le domaine des arts. Peu à peu, le

rez-de-chaussée s'est transformé en salle de spectacle ; les cours sont donnés au deuxième étage. Le Centre culturel Calixa-Lavallée, géré depuis 1985 par la Ville de Montréal, ouvre ce lieu intime (120 places) à des troupes souvent issues du milieu amateur où se glisse à l'occasion une jeune compagnie de théâtre professionnel, attirée par le coût modique de la salle. Les services techniques, dans la salle de diffusion, sont assurés par un organisme sans but lucratif, Art Neuf – partenaire de la Ville depuis 1985 –, qui offre également des ateliers de formation en arts visuels, en art dramatique, en danse, etc.

Du pavillon Calixa-Lavallée, si l'on emprunte le chemin qui surplombe l'étang où jadis fut construit le « pont des amoureux » en hommage aux couples qui sillonnaient le parc, nous apercevons sur le côté nord le Théâtre de Verdure. Ce théâtre à ciel ouvert, inauguré en 1956, s'intègre parfaitement à l'environnement naturel du site. Érigé à l'ancien emplacement de la cage aux lions du zoo, cette arène moderne peut accueillir jusqu'à 2 500 spectateurs. Pendant la saison estivale, le Théâtre de Verdure ouvre les grilles qui ornent ses abords aux gens du quartier, qui répondent en foule à l'appel pour assister à des spectacles de toutes sortes.

À ces deux lieux culturels du parc Lafontaine s'ajoute l'Auditorium le Plateau, rue Calixa-Lavallée. Édifice d'inspiration art déco, il a été construit en 1930 en même temps que l'école le Plateau. L'Orchestre symphonique de Montréal et les Jeunesses musicales y ont présenté des concerts. Déserté, depuis longtemps, par les compagnies professionnelles, l'Auditorium le Plateau présente aujourd'hui des spectacles produits par des regroupements d'artistes amateurs.

Aux abords du parc Lafontaine, en plein quartier résidentiel, le Théâtre de l'Esquisse occupe, depuis juin 1991, le premier étage et le sous-sol d'un triplex de la plus pure tradition montréalaise. À l'angle des rues Marquette et Marie-Anne, l'Esquisse a transformé une ancienne banque et y a aménagé des bureaux, une salle de spectacle ainsi qu'un espace qui sert d'entrepôt, d'atelier de décor et de loge. Ces rénovations mineures, exécutées sans aide gouvernementale, ont été approuvées par la Ville de Montréal, qui a accordé au théâtre son permis d'exploitation. Exploit louable lorsqu'on sait les nombreuses formalités et exigences auxquelles on doit se plier dans le cas de ce type de demande. L'aménagement de la petite salle demeure toutefois minimal. Quelques tuyaux de métal permettent l'accrochage des projecteurs, la régie de son est installée dans l'ancien coffre-fort, à l'arrière de la scène, aucun dégagement et aucune coulisse n'ont pu être aménagés. Malgré ces installations de fortune, la salle de l'Esquisse offre à la centaine de spectateurs qu'elle accueille une ambiance intime et familiale qui donne au théâtre une dimension humaine.

Au sud du parc Lafontaine, à l'angle des rues Sherbrooke et Delorimier, réside depuis l'été 1993 la Fondation Jean-Pierre Perreault, compagnie de danse contemporaine dont la réputation n'est plus à faire. Depuis bientôt trois ans, la Fondation Jean-Pierre Perreault occupe les espaces de l'ancienne église Saint-Robert-Bellarmin – jadis Théâtre des Compagnons de saint Laurent. L'acquisition récente, à l'automne 1994, de ce lieu de culte marque une première dans l'histoire québécoise de la danse,



Le Théâtre de Quat'Sous, installé dans une ancienne synagogue de l'avenue des Pins, célébrait son quarantième anniversaire à l'automne 1995. Photo de Robert Laliberté tirée des *Nuits de la « Main »*, Montréal, VLB Éditeur, 1993, p. 162.



puisque « il s'agit de la première compagnie de danse contemporaine québécoise à acquérir son propre espace de création<sup>1</sup> ».

En bas de la côte, sur la pittoresque rue Ontario, la toute nouvelle façade de l'Espace la Veillée attire l'œil du promeneur. Dans l'environnement baroque de cette rue, où se côtoient les bazars de fortune, les « bineries » ancestrales et les petits cafés branchés, la Veillée trône et tranche radicalement. À l'automne 1985, la compagnie acquiert et rénove un ancien cinéma qui sera complètement reconstruit au moment des dernières rénovations, en 1993. S'ils se sont assuré la participation d'architectes compétents, les membres du Groupe la Veillée se sont aussi énormément engagés dans la conception de leurs nouveaux espaces, et ont réussi à créer un lieu qui convient à leur pratique théâtrale. Ainsi, ils ont accordé une grande importance à l'acoustique de la salle, qui met en valeur l'inflexion naturelle de la voix grâce à l'angle donné aux lattes de bois des murs. La salle à géométrie variable peut accueillir 220 spectateurs. Outre cette salle principale, la Veillée compte aussi un studio de répétition, au sous-sol, qui peut servir de salle de spectacle où 50 spectateurs trouveront place. Au sous-sol toujours ont été aménagés un atelier de construction de décors, deux loges et des espaces d'entreposage. Le troisième étage est occupé par des bureaux et une autre salle de répétition. Le foyer, sur deux étages, offre aux spectateurs un espace convivial qui marque, dès l'entrée, la nouvelle ère de l'Espace la Veillée.

Histoire de boucler la boucle, si l'on revient tout près du parc Lafontaine, sur la très belle rue Cherrier, on découvre l'édifice de l'ancienne Palestre nationale rénové par

1. Source : Document promotionnel de la Fondation Jean-Pierre Perreault.



l'UQAM en 1991<sup>2</sup> et géré depuis par le Département de danse de l'UQAM et par l'Agora de la danse. L'Agora a deux salles de spectacle, l'une pouvant accueillir entre 260 et 345 spectateurs, selon l'organisation scénographique, l'autre, plus petite, est louée à Tangente, qui a aussi ses bureaux et un centre de documentation dans l'édifice. Ce lieu de diffusion présente surtout de la danse contemporaine d'ici et d'ailleurs, et manifeste aussi son intérêt pour les compagnies de théâtre qui privilégient une recherche corporelle.

Le Centre Calixa-Lavallée. La salle AiRe-4 est gérée par la compagnie Art Neuf.  
Photo : Robert Maurac.

Ce phénomène de récupération des lieux s'applique à plusieurs autres théâtres : la caserne de pompiers de l'Espace Libre, la synagogue du Quat'Sous, les cinémas du Théâtre d'Aujourd'hui et de la Salle Denise-Pelletier, l'usine Raymond devenue l'Usine C, pour ne nommer qu'eux. Le désir de nidification des compagnies de théâtre dans un espace non théâtral ne semble pas se résorber, malgré l'augmentation du nombre de lieux de représentation en activité. Installé depuis peu dans l'ancienne bibliothèque Dawson, le Théâtre de l'Opsis témoigne de la persistance de cette tendance. Il semble que les jeunes compagnies préfèrent transformer ces espaces empruntés plutôt que de réutiliser des théâtres désaffectés comme l'ancien Espace GO de la rue Clark, l'ancien Théâtre d'Aujourd'hui de l'avenue Papineau et le défunt Eskabel de la rue Sanguinet. Attrait pour une architecture non théâtrale qui redéfinit les modes de représentation, désir de se singulariser par un espace qui ne soit pas encore connoté ? Il est difficile d'identifier précisément les causes de ce phénomène. Cependant, il est sûr que cette tendance influence la pratique théâtrale, la représentation et la réception des spectacles. ◆

2. La rénovation de la Palestre nationale, classée monument historique, a été récompensée par le prix Orange de Sauvons Montréal et par le prix d'Excellence de l'Ordre des architectes.



## Rencontre avec la Place des Arts : le regard d'une étrangère

La Place des Arts est « le plus grand complexe culturel polyvalent au Canada ». C'est en ces termes que le prospectus publicitaire édité par la Société de la Place des Arts de Montréal présente cet « ensemble immobilier de plus de 100 000 mètres carrés ».

Combien de temps ai-je parcouru la ville de Montréal, toujours avide de repérer les manifestations et les établissements culturels, en méconnaissant ce lieu... Combien de fois ai-je déambulé d'est en ouest, rue Sainte-Catherine, chaque fois intriguée face à cette architecture insolite qui dépareille le centre-ville... Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qui s'y passe ? Quelle est la fonction de ce lieu ?

Je me revois, curieuse et décidée, crapahuter sur ces grands escaliers de béton en quête d'une réponse, d'une ouverture... En vain : l'endroit restait désespérément mystérieux, fermé. Peut-être cette esplanade imposante et étrangement agrémentée de jets d'eau a-t-elle été aménagée pour recevoir des spectacles en plein air... ? Pourtant, il n'y a que quelques bancs fondus dans la masse de béton et ils ne sont pas orientés vers un même point de mire...

Perchée en haut de l'esplanade, je balaye du regard les grandes parois vitrées des bâtiments qui encadrent la place : aucune entrée. Il se passe certainement quelque chose d'important sous ce bloc rigide de béton... certainement pour les initiés, les privilégiés de la vie culturelle de Montréal, qui en ont pénétré les rouages... Je saurai bien, un jour...

Venue de Paris pour une année d'études à l'UQAM, je rencontre Hélène Beauchamp, qui m'intègre dans son groupe de recherche portant sur les lieux théâtraux montréalais. Je me retrouve ainsi chargée « d'enquêter » sur la Place des Arts. Hélène Beauchamp évoque des noms, des salles : Wilfrid Pelletier, Port Royal, etc. Plusieurs mois après mon arrivée à Montréal, le mystère commence à s'éclaircir...

Enthousiasmée par la perspective d'une telle mission, je me précipite au centre-ville, et j'ose, pour la première fois, franchir le seuil de cet endroit obscur. J'étais loin de m'imaginer que cette porte vitrée, sans fioritures et semblable à beaucoup d'autres sur la rue Sainte-Catherine, était la voie d'accès à cet antre mystérieux.

Me voilà au cœur de la Place des Arts, dans une galerie moderne et élégante. Au milieu trône une voiture reluisante ; tout autour, des boutiques, un bar, un café, un stand d'informations, des vitrines qui vantent les mérites de produits cosmétiques ou alimentaires. Jusque-là, le lieu ne se démarque pas beaucoup des centres commerciaux du quartier. Un peu plus loin, sur la droite, je découvre un large espace de guichets encadré par des panneaux d'affichage indiquant horaires, salles, spectacles. Bref : un menu « à la carte » pour spectateurs spécialisés ! Je tourne en rond, scrute, observe, je refais un tour. Je ramasse une montagne de prospectus, et repars, riche de ce butin, avec la ferme intention d'éplucher ces informations bien calmement.

Parmi la multitude de papiers recueillis, certains annoncent des spectacles qui se déroulent à la Place des Arts, mais aussi dans divers théâtres à Montréal. Mon attention se porte plus précisément sur le « Magazine de la Place des Arts ». L'en-tête de la première page est particulièrement éloquent :

La Place des Arts est administrée par une corporation au sens du Code civil. Ses neuf membres sont nommés par le Gouvernement du Québec, dont trois après consultation avec la Communauté urbaine de Montréal. La Société a pour mandat d'administrer la Place des Arts, de présenter, monter et produire des spectacles. Le ministère de la Culture et des Communications du Québec contribue aux activités et au rayonnement de cette Société.

Nous sommes donc face à une institution digne d'une énorme maison de la culture : cinq salles de spectacle (la salle Wilfrid-Pelletier, les théâtres Maisonneuve et Jean-Duceppe, le théâtre du Café de la Place et la Cinquième Salle), sept compagnies dites « résidentes », un conseil d'administration non négligeable et des subventions du gouvernement du Québec. En clair, tout porte à croire que nous sommes au cœur d'une démarche culturelle très officielle.

La Place des Arts est une société d'État qui gère un éventail de salles représentatif de tous les types de lieux dont les artistes peuvent rêver pour présenter leurs productions : de l'immense salle de concert de 2 982 fauteuils au « Studio-Théâtre » intimiste, en passant par des salles de théâtre moyennes polyvalentes et une « Cinquième Salle » complètement transformable. Elle présente de la musique, du théâtre, du ballet classique ou de la danse d'avant-garde, de l'opéra, des comédies musicales ou des spectacles de variétés. À cet ensemble s'ajoutent des bureaux administratifs, des lieux de réunion, des espaces de répétitions et un équipement technique des plus perfectionnés. La Société de la Place des Arts a un mandat : elle se doit de « présenter, monter et produire des spectacles ». Le complexe ressemble à s'y méprendre à un grand Centre artistique national issu d'une politique culturelle gouvernementale.

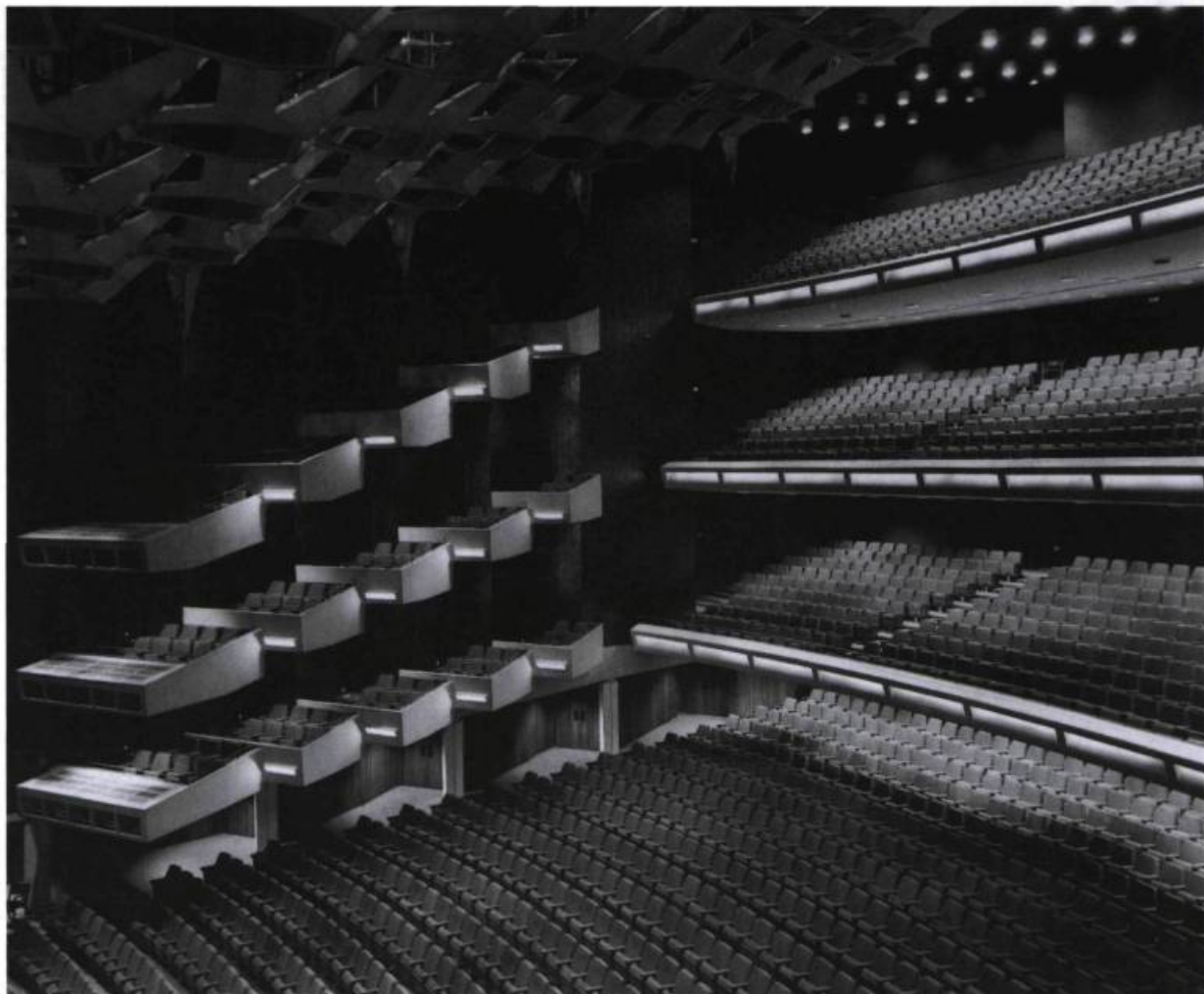




Le nouveau quadrilatère de la Place des Arts à son inauguration, en 1993. Photo : Yves Lefebvre.

Ma curiosité est à son comble. Je poursuis mes investigations avec le sentiment d'aborder un des gros foyers de l'action et du rayonnement culturels au Québec. J'obtiens un rendez-vous avec monsieur Gilles Berthiaume, directeur des relations avec les producteurs. L'accueil est très chaleureux, et je m'empresse d'attaquer avec mon sujet de prédilection : je pointe le fameux « mandat » de la Place des Arts. Monsieur Berthiaume me répond que, malheureusement, depuis trois ans, en raison des restrictions budgétaires, la Place des Arts ne peut plus produire de spectacles. J'insiste, je l'interroge sur une éventuelle direction artistique, sur la mission, la programmation d'un établissement qui reçoit des fonds publics et dont le rôle devrait être prépondérant. Mais la Place des Arts ne s'occupe plus que de la location de ses espaces. J'évoque l'idée d'une « ligne politique culturelle », il me donne pour toute réplique le remplissage de salles. J'insiste encore. Monsieur Berthiaume me parle d'un Comité de programmation qui se tient chaque semaine. Bien entendu, ils ne prennent pas « n'importe quoi » à la Place des Arts. Pas de *heavy metal* ni de *western country*. Ils font un tri, un choix et doivent examiner, notamment, le cas des artistes « moins connus ».





Mais ne nous leurrions pas, le rôle du Comité consiste essentiellement à organiser une planification très serrée entre les grosses compagnies qui alternent principalement entre la Salle Wilfrid-Pelletier et le Théâtre Maisonneuve. En cas de plages qui resteraient libres entre un concert et un ballet, la Société part à la recherche d'utilisateurs potentiels et n'hésite pas à combler ces vides par une collation des grades universitaires ou autres réceptions privées. N'oublions pas que le revenu principal de la Place des Arts est la location des salles, suivi des revenus auxiliaires tels que le stationnement de 11 000 places, les bars, les boutiques et les vitrines exploitées par divers concessionnaires (un spectacle plus populaire fait mieux « fonctionner » les bars qu'un concert de l'Orchestre symphonique de Montréal).

De toute évidence, la Place des Arts a une éthique artistique ; mais il n'est pas dans l'ordre de laisser ses locaux inoccupés. Au mieux, M. Berthiaume met en relation les

La Salle Wilfrid-Pelletier  
de la Place des Arts.  
Photo : Studio  
Lausanne.

différents producteurs pour que les grandes compagnies puissent éventuellement intégrer un autre spectacle à leur programmation.

À la suite de notre entretien, M. Berthiaume m'invite à une visite guidée de ce qui m'apparaît être le « bunker de l'art ». À travers un dédale de couloirs de service, nous passons en revue chacune des salles. Le lieu est froid, les salles aux nombreux sièges empilés en pente vertigineuses sont somptueuses, les scènes larges et extrêmement bien équipées. Arrivée au studio-théâtre, je ressens la résonance d'une activité théâtrale qui a sombré dans les oubliettes...

Après avoir quitté M. Berthiaume, je me trouve à nouveau plongée dans les galeries modernes de la place et du métro, un peu abasourdie par cette « rencontre avec la Place des Arts ». Nous sommes bien en Amérique du Nord : on passe des hauts buildings d'affaires aux centres commerciaux interminables, on débouche du métro et on se retrouve propulsé dans l'antre de la culture sans grande transition.

Quelque temps après cet entretien, j'ai parcouru un livre qui retrace l'histoire du lieu : *l'Étonnant dossier de la Place des Arts, 1956-1967*. Une phrase d'une lettre présentée en annexe continue à hanter mes interrogations : « La PLACE DES ARTS telle qu'architecturée est un hôtel et un garage<sup>1</sup>. »

Face à une telle structure, certains s'attendent à rencontrer une démarche artistique globale, porteuse d'une identité plus marquée et centralisée au niveau de la société. Malheureusement, les conditions économiques ne permettent pas à la Place des Arts de pourvoir à cette tâche qui se trouve déléguée, indirectement et individuellement, aux différentes compagnies résidentes.

La Société de la Place des Arts, contrainte aux seules activités commerciales, assure la survie et la bonne marche de l'ensemble. Les responsables gèrent, dans les limites du possible, cette distorsion entre leurs aspirations et la réalité budgétaire en essayant de maintenir l'objectif d'une programmation diversifiée de qualité. À l'heure actuelle, cette formule de compromis semble être la seule viable. La Place des Arts ne perd pas l'espoir de retrouver un jour une direction artistique. Au-delà du raz-de-marée de ces dernières années, qu'advient-il de ce mandat ? ♦

1. Citation extraite d'une lettre de Pierre F. Côté à René Lévesque reproduite en annexe dans Laurent Duval, *l'Étonnant dossier de la Place des Arts, 1956-1967*, Verdun, Louise Courteau éditrice, 1988, p. 397.